

Dimanche des Rameaux 2017

Abbé Eric Iborra

Comme chaque année, nous entrons dans la Semaine Sainte avec le rappel de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Mais c'est aussitôt pour entendre le récit de la Passion dans l'un des trois évangiles synoptiques. Le récit de ces événements dramatiques, nous l'entendrons à nouveau le vendredi saint, dans la recension de S. Jean. Cette année, c'est celui de S. Matthieu qui est lu ce dimanche, précédé d'un texte de l'Ancien Testament et d'un autre du Nouveau Testament qui en éclairent le sens. Isaïe nous présente la figure mystérieuse du Serviteur souffrant tandis que Paul, dans un passage qui ressaisit tout le mouvement de l'histoire du salut, identifie celui-ci à Jésus qui, ne retenant pas le rang qui l'égalait à Dieu, se fait serviteur du dessein bienveillant de salut de Dieu en se faisant serviteur des hommes, et cela jusqu'à la mort, et la mort de la croix souligne Paul. Obéissance humaine, qui traduit son attitude filiale devant Dieu, et qui prélude à l'exaltation dans la gloire de la résurrection. On pourrait s'étonner de la part prise par la Passion dans la Bonne Nouvelle qu'est l'évangile. C'est que la Semaine sainte, surtout en son triduum qui va du jeudi saint au jour de Pâques, retrace l'événement qui, pour un chrétien, constitue le cœur de l'histoire universelle : l'acte par lequel, en la personne de Jésus-Christ, Dieu sauve le monde du péché. Aussi n'est-il pas étonnant que le récit des événements du mystère pascal occupe autant de place dans les évangiles. On pourrait aussi s'étonner de la disproportion entre le versant douloureux et le versant glorieux. Car, après tout, ce qui fait l'efficace du mystère pascal, c'est la victoire finale, la résurrection. On a d'ailleurs souvent accusé le christianisme occidental de dolorisme alors que les chrétiens d'Orient seraient davantage marqués par la gloire de la résurrection. Mais, encore une fois, si nous regardons le texte, par exemple dans une bible de poche, nous nous apercevons que la première s'étale sur cinq pages tandis que la seconde en remplit péniblement une. Cela signifie que, pour notre foi, la passion ne doit pas être supprimée par la résurrection, pas plus d'ailleurs que l'Ancien Testament n'est supprimé par le Nouveau Testament qui pourtant l'achève, l'amène à sa plénitude. Comme le dit admirablement S. Augustin, si, mystiquement, nous vivons déjà de l'Alléluia du Temps pascal, extérieurement, nous cheminons toujours dans les aridités du Carême, et donc de la Passion. Car nous ne sommes pas encore pleinement glorifiés, bien que baptisés, oints de la grâce du Christ ressuscité. La Passion a donc quelque chose à nous apprendre, elle est donc pour nous toujours actuelle.

Le mystère pascal du Christ concerne en effet toute l'humanité, car il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus affirme S. Paul. Cela transparaît dans les différents récits qui nous sont parvenus. Tous nous relatent la succession de ces événements dramatiques qui ont mené celui que la foule acclamait comme messie à la mort abjecte d'un réprouvé. Mais le mystère pascal ne concerne pas que Jésus : il implique les hommes ses contemporains, disciples ou adversaires. Avec toute la palette des attitudes possibles, en lesquelles nous pouvons justement nous reconnaître. Chez les disciples, cela va de la fidélité aimante et intrépide de Marie et du disciple bien-aimé, à la fidélité chancelante des Douze pour finir avec la trahison de Judas. Chez les adversaires, cela va de la cruauté servile des serviteurs juifs et des soldats romains, à l'ironie et aux calculs intéressés de leurs chefs pour finir par la jalousie et la haine des responsables religieux. Jésus ne laisse personne indifférent. Tous, même les plus distants, sont obligés de prendre position, de se déterminer, de s'engager – dans un sens ou dans l'autre – et donc de se situer dans l'unique histoire du salut tissée par Dieu.

Cette obligation ne concerne pas que les contemporains de Jésus. Elle rejait sur toutes les générations, à cause de l'institution de l'Eglise, comme nous le voyons encore aujourd'hui, 2000 ans après. Certains continuent d'aimer le Christ en le suivant jusqu'au bout, jusqu'à reproduire en leur chair sa passion. D'autres continuent de le haïr et de le bafouer. Celle-ci naît mystiquement du côté ouvert de Jésus le vendredi saint, mais elle prend déjà vie la veille au soir avec l'institution de l'eucharistie. Chaque eucharistie est en effet l'actualisation de l'unique sacrifice de la croix, de sorte que la puissance salvifique de l'unique médiateur est « répandue et communiquée », selon l'heureuse expression de Bossuet, à quiconque s'approche des sacrements. De la sorte, même si nous vivons deux mille ans après ces événements, ceux-ci nous sont pourtant contemporains. Et pas à la manière de spectateurs. Puisque nous sommes baptisés dans le Christ, nous avons à revivre tout le mouvement de mort et de résurrection du Christ, tout ce passage, cette pâque, qui mène d'une vie sans but (S. Pierre) à la vie éternelle, en passant par la mort au péché (S. Paul). Le mystère pascal du Christ est comme la parabole de notre existence. Et nous, qui sommes ici-bas, nous sommes particulièrement concernés par cette mise à mort continue de ce qui nous empêche d'être libres selon le dessein de Dieu.

Cette Passion, nous n'avons probablement pas à l'imiter encore matériellement, malgré la recrudescence des persécutions antichrétiennes de par le monde. Mais nous avons au moins à la vivre spirituellement. Comme Jésus l'a lui-même vécue spirituellement, psychologiquement, moralement, avant de l'inscrire dans sa chair. Après l'onction à Béthanie, onction qui anticipe celle des saintes femmes au soir du vendredi saint, c'est la trahison de Judas, l'annonce du reniement des disciples, l'agonie, seul, à Gethsémani. Jésus a commencé par vivre intérieurement sa Passion, avant qu'elle ne commence physiquement. Avant que n'intervienne son arrestation, Jésus a déjà tout vécu intérieurement de son offrande volontaire : il s'est vu, à l'avance, enseveli (26, 12), trahi (27, 21), ensanglanté (27, 28), abandonné de tous et renié par Pierre (27, 31.34), mourant (27, 38.42). Cette prescience de Jésus remonte loin : au début même de l'évangile, lorsqu'il se lève à la place de Jean-Baptiste. Jésus est venu en ce monde pour y mourir, et en mourant, pour nous libérer de la mort, pour nous faire passer des ténèbres à la lumière. Il est peut-être bon, en ce temps privilégié, de nous rappeler que notre destin n'est pas borné par des horizons terrestres : il se déploie jusque dans l'infini de Dieu. Mais pour cela, sommes-nous prêts, comme Jésus, à envisager – dans la foi – notre propre Pâque, notre propre passage ?